

Littérature et révélations,  
malaise exprimé par Assia Djébar dans  
*Nulle part dans la maison de mon père*

Quelle est la raison du sentiment de malaise énoncé par Assia Djébar dans *Nulle part dans la maison de mon père*, roman publié en 2007 ? Comment l'écrivaine s'empare-t-elle d'expressions littéraires et y projette-t-elle une dimension culturelle à travers la narratrice qui se souvient de son enfance et qui reste marquée à jamais par le fait qu'apprendre à faire du vélo l'a entraînée dans une situation de honte ?

À travers l'apprentissage de la langue française par une petite Algérienne soutenue et boostée par son père, l'écrivaine évoque les dangers d'une acculturation qui mène à un décalage de comportements. Le lecteur découvre l'ambivalence du père de la narratrice qui affiche une volonté très forte d'éduquer sa petite fille et qui, en même temps, se soucie des conséquences de cet encouragement. Par le biais de la narratrice, Assia Djébar explique comment le père doit réguler cette éducation inextricablement affectée par la culture française à une époque où l'Algérie est colonisée par la France.

Assia Djébar est une écrivaine algérienne d'expression francophone qui est le sujet de nombreuses thèses, d'ouvrages d'analyses littéraires et critiques et de journées d'études, de séminaires et de colloques. Le sujet de la femme et de son émancipation dans ses romans, le féminisme, l'écriture transgressive ou résistante sont des thèmes qui ont été abordés par des spécialistes de la

littérature maghrébine francophone qui ont écrit à propos d'Assia Djébar. Nous citerons ici, entre autres chercheurs critiques, Mireille Calle Gruber, Denise Ibrahim, Charles Bonn, Nadjib Redouane, Beïda Chikhi et Jeanne Marie Clerc pour leurs articles et ouvrages consacrés à l'écrivaine, et aussi, souvent, pour leurs supervisions de thèses de magistère ou de doctorat dont la problématique est un thème traité par Assia Djébar seule ou en comparaison avec d'autres écrivains.

L'exploration des œuvres d'Assia Djébar suscite un engouement sans relâche comme peuvent l'attester de nombreuses thèses et des colloques récents tels que celui tenu en Algérie à Oran en 2014 et intitulé *Assia Djébar : le parcours d'une femme de lettres. Littérature, résistance et transmission* ou encore celui intitulé *L'Algérie sous la plume d'Assia Djébar : histoire d'une écrivaine et histoire d'un peuple* tenu en Italie à Cagliari en 2016. De nombreux thèmes y ont été débattus et des approches multiples des œuvres d'Assia Djébar y ont été traitées.

Cependant, les florissantes interrogations et analyses de nombreux chercheurs nous font réaliser que les dimensions du sentiment de la honte et du malaise restent un sujet qui n'a pas été abordé. Des questionnements profonds s'en rapprochent dans l'interrogation de l'utilisation du français par Assia Djébar pour s'exprimer et écrire alors que cette langue a longtemps été perçue comme ambiguë. La langue française rappelle des souvenirs douloureux causés par la colonisation et par la guerre d'Algérie. Bien que des reproches à utiliser cette langue comme outil d'écriture soient abordés par Assia Djébar elle-même, notamment dans son œuvre intitulée *Ces Voix qui m'assiègent... en marge de ma francophonie* publiée en 1999 ou encore dans sa thèse de doctorat ès lettres, supervisée par Jeanne-Marie Clerc et intitulée *Le roman maghrébin francophone entre les langues, entre les cultures : quarante ans d'un parcours : Assia Djébar, 1957-1997*, thèse soutenue à l'université Paul-Valéry de

Montpellier-3 en 1999, le sujet de la honte et du malaise en lui-même n'a pas été investigué et notamment tel que le propose cet article.

Le corpus de cet article est le roman *Nulle part dans la maison de mon père* (2007)<sup>1</sup> d'Assia Djébar avec pour principal appui le support psychocritique qui provient de l'œuvre d'Anthony Elliott intitulée *Psychoanalytic theory, An Introduction* (2002)<sup>2</sup>. C'est ainsi que l'analyse d'une scène extraite du roman, où une inquiétude et un malaise sont mentionnés, fera l'objet de cet article qui tentera ainsi de cerner la problématique de la honte et de la peur pour faire apparaître l'aspect positif que peut apporter la littérature dans sa révélation d'une expérience négative. Nous proposons d'approcher cette thématique à travers des aspects et des théories biographiques, historiques et psychanalytiques ; ceci permettra de mettre en exergue la littérature dans une contribution bénéfique lorsqu'un sentiment négatif a préoccupé une écrivaine comme l'illustre le cas d'Assia Djébar. L'écrivaine s'en remet à l'écriture en quête d'un soulagement et d'un apaisement.

La situation de peur et de honte et de malaise présentée dans *Nulle part dans la maison de mon père* s'articule autour d'un épisode d'apprentissage à monter à vélo. C'est dans le chapitre cinq intitulé « La Bicyclette » (NP, 53) que la narratrice prénommée Fatima, qui est aussi l'héroïne du roman, explique

une scène, dans la cour de l'immeuble pour instituteurs me reste toutefois comme une brûlure, un accroc dans l'image idéale du père... nous, enfants d'instituteurs, jouons là, dans l'ignorance provisoire de nos différences. (NP, 53)

Ces propos sont rapportés par la narratrice adulte qui poursuit :

---

<sup>1</sup> Les références à ce roman seront signalées dans le texte par les initiales du titre soit : NP avec le numéro de page.

<sup>2</sup> A. Elliott, *Psychoanalytic Theory, An Introduction*, Hampshire, Palgrave, 2002.

je voulus à mon tour – à quatre ou cinq ans, je ne sais plus – apprendre à monter à vélo, de ce passé quelque chose vrille dans ma mémoire, devient blessure, griffure [...] j’ai [...] enfourché une bicyclette et après quelques tentatives timides, je me suis sentie prête à garder seule l’équilibre [...]. Sur ce mon père apparaît, revenant du village ; je le vois, je continue à braquer la roue, à... Il a fait comme s’il ne me regardait pas ; il a marché d’un pas vif jusqu’à l’escalier qui conduit aux appartements. De là, il s’est retourné à peine et, d’une voix métallique, il m’a appelée par mon prénom. Sans plus. (NP, 54)

La narratrice parle d’une blessure et d’une griffure pour décrire les maux qui lui ont été infligés par son père. Des marques visibles sont suggérées par le mot « griffure » (NP, 54) pour souligner la conséquence du comportement du père bien que l’écorchure soit à un niveau invisible dans la mémoire de l’héroïne qui en souffre.

L’épisode douloureux est rapporté par la narratrice un demi-siècle après les faits. L’intérêt de ce rapport de temps se situe à deux niveaux. Un premier niveau est celui de l’enfant, de sa réaction et de la perception de honte à un jeune âge au moment de l’incident. Le deuxième niveau est celui de la narratrice adulte qui par des retours dans le temps, cinquante ans après, décrit le revers de l’apprentissage de la bicyclette. La narratrice est d’abord au niveau de la petite Fatima qui transmet une incompréhension, une surprise et un questionnement concernant un jeu d’enfants et la réaction de son père. Quant à la narratrice adulte, elle recherche un apaisement en écrivant ce qui s’est passé. En psychanalyse, Anthony Elliot intitule un sous chapitre de son ouvrage « remède par la communication »<sup>3</sup>, pour expliquer qu’un « soulagement peut être atteint en parlant et en libérant des fardeaux de douloureux souvenirs »<sup>4</sup>. De quoi la narratrice veut-elle se libérer ? Quelle fut l’expérience de Fatima et quelles en ont été les conséquences ?

Le fait que le père ait parlé d’une « voix métallique » (NP, 54) dans sa réprimande transmet un aspect dépourvu

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 13, trad. N.B.B.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 14, trad. N.B.B.

de sentiments, en l'occurrence le manque d'émotions pour sa fille à cet instant précis. Une froideur de métal est associée à la courte phrase nominale « sans plus » qui met en relief le néant de la situation ressentie par l'enfant. Le père est dans une telle colère qu'il est décrit dénué de ses qualités affectives alors qu'il devient presque inhumain. Il passe près de sa fille sans la regarder et se retourne à peine, mécaniquement, pour la héler d'une voix austère. Le fait d'être ignorée alors que la fillette s'attendait à une admiration provoque un choc.

Le personnage de Fatima ressent donc un désarroi profond car son père la rappelle à l'ordre, situation formulée par l'écrivaine. L'avilissement que ressent la petite fille est d'abord provoqué par un haussement de ton de la voix du père, puis par un impératif : « Viens immédiatement ! » (*NP*, 64). La narratrice souligne le changement dans le père transmis par sa « voix métallique » (*NP*, 54). Elle comprend alors « l'exclamation paternelle, sa vibration, son diktat... » (*NP*, 65). Le père n'est plus l'être tendre et affectionné mais une sorte de dictateur car l'écrivaine utilise le terme « diktat », pour décrire le discours qu'il tient alors qu'il donne des ordres et instaure un dérangement dans la famille devenue soudain silencieuse, craintive et respectueuse face à la réaction du père. La narratrice décrit « l'austérité, ...la rigueur puritaine de censeur » (*NP*, 65) que le père affiche. Elle perçoit un tourment et pour bien rapporter le timbre de la voix du père, la narratrice choisit le verbe héler et restitue à la première personne de narration les impératifs de son père qui, dit-elle, « me hèle, moi ! » (*NP*, 63). La colère du patriarche est vive. Le verbe héler est puissant car il est utilisé plusieurs fois pour décrire la façon inhabituelle dont le père interpelle sa fille (*NP*, 54). La narratrice explique clairement que « cette colère d'aveugle et ce ton [...] me faisait honte » (*NP*, 56). Le père n'a pas l'habitude de s'adresser à Fatima de la sorte et la narratrice précise que cette inflexion lui est bien adressée,

comme pour mieux lui faire prendre conscience qu'elle est vraiment l'objet de la colère à un moment où elle ne s'y attendait pas.

Fatima explique qu'en montant à vélo, elle aurait voulu montrer son accomplissement à son père car il n'est pas facile dès le premier essai de contrôler un vélo sans tomber. L'écrivaine transmet un contraste car l'échec que le père fait percevoir à Fatima s'oppose aux intentions de la fillette qui aurait voulu lui dire : « sois spectateur de ma victoire ! » (*NP*, 55). Le père ignore délibérément ce que sa fille conçoit être une bravoure et il le lui fait savoir par ses gestes puis par sa voix. Pour transmettre l'autorité à respecter, la narratrice rapporte, « il a répété encore plus haut mon prénom : c'était vraiment un ordre ! Surprise, déçue, je suis descendue du vélo [...] » (*NP*, 55). La narratrice note : « sans cesse je souffrirai de cette incongruité de la voix paternelle » (*NP*, 65). L'enfant est décrite dans un moment de joie qui est transformé en tristesse, un instant d'indépendance qui est réduit à un amoindrissement et un instant victorieux qui est réduit en échec. Fatima ressent un trouble mais elle ne l'exprime pas distinctement. Deux visions différentes d'un même jeu sont exposées par Assia Djebar qui décrit comment le bouleversement se développe chez la fillette. D'où le sentiment de honte, de peur et de malaise provient-il plus précisément ?

La dimension des sentiments ressentis par Fatima commence avec une enfant qui est réprimandée par son père. Le mal-être est généré non pas par la pratique du jeu mais par la remontrance du père à l'enfant. Il la gronde alors qu'il la trouve en train de savourer le contrôle du vélo. Dans un premier temps, la petite fille apparaît désorientée et ce n'est que lorsque le père l'interpelle pour la deuxième fois qu'elle ressent un reproche. Deux situations sont distinguées et opposées car Fatima ne saisit pas sur le coup qu'elle a commis une faute et pourtant aux yeux du père, elle en a commise une. La

scène du roman met en relief une situation de décalage de conception causée par des facteurs tels que l'écart d'âge ou encore de culture.

Petite fille, la narratrice n'a pas totalement mesuré la conséquence que les sentiments qu'elle a ressentis pourraient avoir dans sa vie. Elle définit d'abord ce qu'elle ressent comme une honte et le mot est utilisé deux fois de suite à l'intervalle de quelques mots. Enfin, elle explique plus clairement :

Non, pas exactement honte, plutôt en moi une sensation informe, l'intrusion chez mon père d'une nature pas tout à fait humaine, pas exactement bestiale ; plutôt une sorte de matière brute entrevue, une boue jaillie d'un sol inconnu... Et cette soudaine hostilité que je ne lui avais jamais connue, qui n'était pas dans sa nature, même quand sa sévérité de maître intimidait tant ses élèves ? Je n'y comprenais rien. (NP, 56)

La définition de la honte telle que proposée par le dictionnaire *Le petit Larousse illustré* est « un sentiment pénible provoqué par une faute commise, par une humiliation, par la crainte du déshonneur »<sup>5</sup>. La conséquence de la sensation provoquée par le père reste difficile à cerner. Il semblerait que le patriarche doive éviter le déshonneur.

L'approfondissement des sentiments gênants est définitivement présent chez Fatima quand elle finit par saisir qu'elle a déplu à son père ; elle se rend compte qu'elle n'est pas acceptable aux yeux de cet être cher à son cœur. Le père exprime vivement son refus de la bicyclette comme jeu récréatif pour son enfant et explique qu'il ne veut pas que sa « fille montre ses jambes » (NP, 56). Les jeux des enfants des instituteurs français ne sont pas toujours adaptés à la culture algérienne et mettent l'héroïne, jeune et naïve, dans l'embarras.

Devant son père puis devant sa mère à qui le père expose son irritation, l'héroïne ressent une dévastation

---

<sup>5</sup> *Le Petit Larousse Illustré*, Paris, Larousse, 2009, p. 507.

car elle est jugée par ses parents. Fatima réalise qu'elle a fauté aux yeux du chef de famille qui intègre son épouse dans le jugement qu'il fait. Il est pertinent de renforcer le ressentiment de honte et de malaise partagé par l'attitude de la mère. Le fait qu'elle reste silencieuse rajoute un degré aux sentiments éprouvés par la fillette. La mère ne tente pas d'explication, ne défend pas l'enfant et face au patriarche en colère, elle se soumet à ses propos vu qu'elle représente l'intérieur de la maison alors que le père est l'élément de l'extérieur. De plus la mère subit la colère avec le sous-entendu de l'éducation à donner à la fillette, c'est-à-dire ne pas protester face au patriarche. La mère semble, aux yeux de son enfant, approuver la colère formulée par le père.

Fatima imite sa mère et ne dit pas un mot. Toutes deux partagent silencieusement le trouble et vivent ainsi le moment pénible que le père leur fait ressentir. Fatima ne parlera jamais plus, tout comme son père et sa mère, de ce moment difficile. Cacher la honte éprouvée n'est cependant pas un remède au sentiment vécu et c'est pourquoi seule l'écriture qui devient une vraie thérapie peut délivrer la narratrice. Dans le roman, les termes employés par l'écrivaine tels que « m'écorche » (*NP*, 55), « malaise » (*NP*, 66), « indécent » (*NP*, 65), « révulsée » (*NP*, 60), « griffure [...] paralyser à jamais » (*NP*, 59) ou encore le mot « honte » (*NP*, 56, 57) répété plusieurs fois, témoignent de la douleur dont la narratrice ressent le besoin de se débarrasser. En inscrivant les mots pour qu'ils soient partagés avec le lecteur, elle soigne les maux de son tourment.

Cette faute commise provoque, chez la narratrice, de la crainte et un trouble profond. Sans intention aucune de désobéissance et dans un jeu innocent, Fatima apprend ce qui est permis de l'acculturation et ce qui est défendu. L'exaspération du père est le déclenchement d'un questionnement. Il est approprié de réaliser l'évolution des sentiments de la fillette et de noter que la narratrice



adulte continue de réfléchir et d'interroger ce qui s'est passé le jour où elle apprenait à faire du vélo ; alors qu'elle pensait que cet incident était enterré, il ressurgit. En décrivant ce qu'elle a perçu et en verbalisant les émotions et la peur qu'elle a ressenties dans le passé, la narratrice désire faire le point sur le malaise de son enfance. Elle tente de mettre en lumière le malencontreux épisode et les sentiments négatifs qui en ont découlé.

Dans un premier temps, et suite à la sommation du père, Fatima a accepté d'être remise en question et rapporte : « je me vois monter en silence l'escalier derrière mon père, qui, lui, entre en trombe » (NP, 55). Le père et la fillette présentent, une fois de plus, deux comportements opposés. La fillette est silencieuse et pensive, et le père est bruyant avec une entrée « en trombe » (NP, 55) dans l'appartement. La position de supériorité du père intimide l'enfant respectueuse et la pousse à se faire toute petite ; elle ressent un « premier trouble » (NP, 65) et au moment du repas, elle a « dû faire semblant de dîner [...] ne pas dire "bonsoir" respectueusement » (NP, 59) par crainte d'envenimer la situation indésirable dans laquelle elle se trouve plongée.

Par la suite, l'indisposition que la fillette ressent lui fait reconsidérer son père. C'est avec une touche d'humour que l'écrivaine transmet les sentiments perçus par l'enfant qui reflète une innocence profonde, et qui, avec naïveté, pense : « mon père est-il le même ? Peut-être devient-il soudain un autre ? » (NP, 55). La fillette ne reconnaît pas son père avec « sa phrase vibrante, comme une flèche d'acier qui résonne entre nous » (NP, 55). Elle rajoute : « je crois même avoir supposé que mon père avait été en contact avec quelque microbe, un mal sans nom – parce que laid, parce que noir. Une tourbe, une immondice ! » (NP, 56). La narratrice mentionne un « état d'ahurissement » (NP, 56) tellement elle ne comprenait pas pourquoi le père réagissait avec tant de colère et lui faisait peur en devenant un autre que le père affectueux.

Fatima ressent également une attaque du père. La narratrice emploie des termes de guerre avec une flèche qui est puissante puisque faite d'acier. De plus le père semble être équipé pour une bataille comme avec une armure car Fatima le « découvre raidi dans la cuirasse de sa colère [...] il crie [...] » (NP, 64). L'incompréhension de l'enfant est expliquée par la narratrice adulte qui se souvient du traumatisme. Elle répète une deuxième fois son souvenir de la scène,

je me revois : j'ai peur, [...] mon père entre dans la cour, voit la scène en un éclair, ne s'arrête pas, puis, son pied posé sur la première marche de l'escalier, dos tourné aux enfants qui jouent, me hèle, moi ! (NP, 63)

Fatima explique que les cris du père sont longtemps restés en elle et insiste sur leur impact quand elle dit : « sans cesse je souffrirai de cette incongruité de la voix paternelle [...] » (NP, 65). L'enfant portera longtemps la douleur qui s'installe en elle. Elle s'exprime à la première personne de narration pour dire « je me rappelle cette blessure qu'il m'infligea... comme s'il m'en avait tatouée, encore à cette heure où j'écris plus d'un demi-siècle plus tard ! » (NP, 59). La marque laissée par le père est indélébile ainsi que le suggère le mot « tatouage ». Cinquante ans après, comme un tatouage, la blessure est là. La répercussion d'une décadence est également exprimée par l'instauration d'un « trouble profond [...] (une brèche dans la statue paternelle [...]) » (NP, 65). Pour la fillette, le père affectionné est changé en un père à craindre.

Une explication possible de la divergence de la fillette et du père qui provient du décalage de génération participe à la différence de perception d'un même événement. Ce que l'enfant perçoit comme un jeu innocent est interprété différemment par le père, un adulte qui ne se limite pas à une définition enfantine. Pour le père, il n'y a pas de jeu car il voit sa petite fille exposer ses jambes. La narratrice emploie les termes de « l'ignorance provisoire de [...] différences [...] » (NP, 53) chez les enfants. Son père, qui

est un adulte, voit dans ce divertissement un manquement à la culture algérienne. Cette différence de position se rétrécit lorsque la narratrice adulte comprend mieux la situation dans laquelle elle se trouvait mais ne pouvait alors totalement la distinguer car elle était très jeune. Adulte, elle contemple le rôle du père et formule :

mon père et moi [...] cheminons pas à pas incertains, presque au bord du déséquilibre (mais c'est lui, mon père, qui perçoit le danger) entre la société des "Autres" et celle des indigènes. (*NP*, 97)

Le risque énoncé comme un déséquilibre provient de l'apprentissage et de l'utilisation de la langue française qui menace de mener à une imitation de l'« Autre ».

Un clivage de culture se présente pour le père adulte, mais pas au niveau de la fillette. Le père projette une notion qui concerne la culture algérienne liée à la religion musulmane où une femme se couvre et n'expose pas ses jambes. En qualité d'adulte, le père voit un dérapage dans sa culture. Dans la scène du vélo, un petit garçon français, prénommé Maurice, participe à l'apprentissage de la bicyclette. Le père y perçoit un manquement à l'identité culturelle de Fatima car les enfants sont de nationalités et de cultures différentes.

La référence au petit garçon ne se fait pas immédiatement à travers son prénom. En accentuant l'anonymat, Assia Djebar appuie le fait que ce n'est pas le petit Maurice, prénom que le lecteur apprend bien après, qui est la cause du malentendu. Le point focal est bien Fatima et la bicyclette. Cependant le fait que cet enfant soit représentatif d'un petit Français et d'une autre culture et qu'il soit occupé à apprendre à une fillette algérienne comment se tenir en équilibre sur le vélo conduit à une autre interprétation. La narratrice précise que c'est « Maurice, le fils de l'institutrice veuve [...] lui qui, tenant le guidon du vélo, s'était proposé pour être mon mentor dans cet apprentissage » (*NP*, 63). Pour le patriarce, l'intermédiaire du petit garçon français qui

guide sa fille est une image inacceptable. Le père ne veut pas échanger sa place d'instructeur et de guide, car si le père conduit sa fille dans une éducation adaptée à son identité, celle-ci ne peut être gâchée par un autre guide dans une autre direction. Le seul accompagnateur dans l'instruction de Fatima reste le père qui est un maître dans plusieurs sens du mot. Le père doit être le seul « mentor » et le petit Français qui tient le guidon est un symbole qui suggère un aspect opposé au père ; le lecteur est témoin de deux directions contraires. Maurice participe à un interdit dans la culture algérienne alors que le père instruit sa fille de ce qui lui est nécessaire; une déviation est inadmissible pour le maître.

Dans leur jeu, Maurice communique avec Fatima en français car elle a appris cette langue. Mais l'accès au français ne suppose pas l'adoption de la culture française. Dans l'hospitalité de la langue française qui permet à la narratrice de s'exprimer quant à ce qu'elle a pu vivre, l'expérience de l'héroïne est particulièrement attrayante à découvrir par le lecteur car elle révèle l'hybridité qu'une petite Algérienne retient de la culture de la langue française dans un milieu algérien.

À la fin de la première partie du roman intitulée « Éclats d'enfance » (NP, 11), l'écrivaine insère un intermède en italiques dans lequel elle précise : « *la colonie, c'est d'abord un monde divisé en deux* » (NP, 38). L'écrivaine adulte comprend la différence qui existe entre le colon et le colonisé malgré l'assimilation par la langue française. Il est important de préciser que la maîtrise de la langue française par Assia Djebar lui a valu l'honneur d'être la première Maghrébine et Algérienne élue en 2005 au fauteuil 5, n° 709, à l'Académie française (*Le Monde*, 17 Juin 2005). En même temps, la langue française révèle que la culture française, bien que présente tout au long de la vie de l'écrivaine, a laissé des marques de l'interdit prononcé par le père, figure patriarcale incontestée de la famille algérienne.

Le lecteur peut aisément comprendre que la narratrice a ressenti un embarras car ses actes ne correspondaient pas à son identité, à laquelle elle ne pensait pas quand elle était petite. Les normes, attendues par le père représentant du groupe social et identitaire auquel la petite fille appartient, sont directement mises en avant par le rappel du patriarche qui réagit avec irritation. Le père souhaite que sa fille appartienne à son groupe et non pas à celui du monde du petit garçon français et donc à celui du colonisateur. Les normes ne doivent pas être bafouées même par une jeune enfant et pour cela le père se réapproprie le monde du jeu auquel sa petite fille peut avoir accès ; il le délimite clairement par ses propos. En exprimant sa colère et en faisant ressentir son opprobre à sa fille, le père régule socialement le comportement et les activités des membres de son groupe. Il garde son rôle de père, de maître, et de patriarche protecteur de sa progéniture et de sa famille. Il permet à sa fille d'apprendre ce qui la rendra plus forte dans son éducation tout en protégeant son identité et sa culture algériennes. La réussite de son éducation est un exemple qui peut être transmis à d'autres. Un échec serait honteux et impardonnable.

Du point de vue biographique et historique, il faut souligner la relation du père et de la fillette dans le cadre spatio-temporel de l'Algérie des années de la révolution algérienne sous l'occupation française. Assia Djebar projette des aspects biographiques et ses sentiments dans l'héroïne de *Nulle part dans la maison de mon père*. En effet l'écrivaine maîtrise la langue française grâce aux encouragements de son père. En Algérie, lorsque Fatima Zohra Imalayène était petite, elle était atypique car elle fréquentait la classe de son père et était la seule écolière parmi cinquante-trois petits garçons<sup>6</sup>. Le père n'avait pas de souci à exposer sa fillette dans le cadre de

---

<sup>6</sup> M. Calle-Gruber, *Assia Djebar ou la résistance de l'écriture, Regards d'un écrivain d'Algérie*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, p. 254.

l'enseignement. Ceci est vrai dans la vie de l'écrivaine et dans sa fiction où cet élément est reproduit dans le roman. La narratrice reconnaît la différence entre une instruction formatrice en langue française et la crainte que ressentait le père à voir sa fillette s'éloigner de son identité algérienne.

Le sentiment de honte proviendrait-il aussi du fait que le père est un être instruit, intelligent et compréhensif ? Il participe à la réussite de l'éducation de sa fille et il doit soudainement s'opposer à l'un de ses comportements alors que c'est lui qui a exposé sa fillette au milieu français. La narratrice évoque la situation ambiguë où elle s'est trouvée. Des permis et des interdits meublent sa vie et en tant que fillette, il n'est pas toujours facile de cerner les frontières des dimensions de cet état. Fatima désire plaire à son père pour le remercier de ce qu'il lui donne mais l'incident de l'apprentissage de la bicyclette la plonge dans le désarroi. La narratrice décrit la situation dans laquelle elle s'est retrouvée comme un « état de brume prolongée, d'irréalité » (NP, 55) car elle ne comprenait pas la honte dans laquelle elle se trouvait plongée.

Mais la honte que ressent Fatima n'est-elle pas identique à la honte et au malaise que le père ressent ou plutôt qu'il craint de ressentir ? Le contexte historique de la scène relatée dans *Nulle part dans la maison de mon père* peut permettre de mieux comprendre la réaction du père. Le cadre historique de la situation est celui de l'Algérie colonisée qui refusait son état et s'apprêtait à recouvrer son indépendance. Le père est le seul instituteur arabe de l'école. Il est décrit comme « seul [...] loin des autres maîtres [...] il ne se mêle pas à ses collègues européens » (NP, 33). Il ne peut pas se permettre de fauter en tant qu'Arabe à l'époque où son pays est colonisé. Il ne veut pas regretter d'avoir permis à sa fille, contrairement aux autres pères, d'avoir appris le français. Il comprend l'importance de l'éducation en langue française pour sa fillette et en même temps il est

conscient de l'amalgame qui peut en résulter. Il désire éviter tout amalgame. Lorsqu'il rappelle sa fille à l'ordre, sa colère n'est pas entièrement à l'encontre de sa fille mais aussi à son encontre, car lui aussi a peur du résultat de son éducation. Du point de vue de sa responsabilité en tant qu'acteur social, le père apparaît comme l'élément porteur des permissions et des interdictions. La narratrice précise que « pour ce qui est de monter à bicyclette, j'ai scrupuleusement respecté l'interdiction patriarcale » (NP, 60). Le père est l'agent régulateur de l'éducation de sa fille.

Pour faire le point sur le malheureux épisode du vélo, un appel à la compréhension et à l'oubli se font nécessaires pour aller de l'avant. « Freud a démontré qu'un monde de secrets, de mensonges, de doutes et de fictions traîne dans nos vies publiques et individuelles. En introduisant la notion de répression, Freud a identifié les identités cachées et submergées qui imprègnent les vies des gens avec un sens de la peur, de l'anxiété ou de la honte »<sup>7</sup>. Aussi, ne pouvant dialoguer avec une personne précise, la narratrice choisit dans le lecteur un interlocuteur qui écoute en lisant les mots et les maux de son histoire ; en expliquant le jeu d'une petite fille innocente et la perception de ce jeu par un adulte à un degré différent, le lecteur s'avère être un interlocuteur accueillant, écoutant et peut-être bienveillant même à l'attention de la situation de disgrâce. Le regard neutre du lecteur peut ainsi permettre à travers l'écriture du roman une décharge émotive d'une histoire ingérable par une seule entité et que le partage permet de soulager par une thérapie de diffusion en passant par l'écrit.

Dans le sens du soulagement par la littérature, Carter cite le critique Américain Norman N. Holland qui explique<sup>8</sup>

---

<sup>7</sup> A. Elliott, *Psychoanalytic Theory, An Introduction*, op. cit., p. 4-5, trad. N.B.B.

<sup>8</sup> Cité dans D. Carter, *Literary Theory*, Harpenden, Pocket Essentials, 2006, p. 76, trad. N.B.B.

dans son ouvrage intitulé *The Dynamics of Literary Response* (1968), que le lecteur apprécie « un ouvrage de littérature car celui-ci lui permet de surmonter des anxiétés et des désirs d'une façon qui reste socialement acceptable »<sup>9</sup>. La littérature selon Holland « permet un compromis qui apaise les normes sociales et esthétiques tout en permettant la réalisation de ce qui resterait normalement réprimé »<sup>10</sup>. Le critique rappelle que ceci est en quelque sorte une reformulation des opinions de Freud exprimées dans son ouvrage intitulé *L'écrivain créateur et les rêves de Jour* (2006)<sup>11</sup>.

C'est ainsi que *Nulle part dans la maison de mon père* présente des aspects d'un roman qui peut être considéré comme une thérapie car l'écrivaine évoque et partage les éléments de l'enfance de la narratrice qui lui ressemble à bien des niveaux. Une approche biographique de l'œuvre fait apparaître que la narratrice s'appelle Fatima comme l'écrivaine, du vrai nom Fatima-Zohra Imalayène. La narratrice a un père instituteur comme l'écrivaine et qui porte le même prénom de Tahar. Comme Assia Djebar dans son enfance, la narratrice habite avec sa famille dans un immeuble réservé aux instituteurs car c'est un logement de fonction. Comme l'écrivaine, la narratrice a accès à la classe de son père grâce à lui car il l'a encouragée à assister à ses cours afin de s'instruire en langue française. Ces éléments biographiques rappellent au lecteur les étroites similarités qui existent entre la narratrice et l'écrivaine et que la littérature permet de consolider.

Par le biais de la narratrice, Assia Djebar précise que c'est seulement après la disparition du père qu'elle peut se permettre d'évoquer l'incident qui l'a profondément marquée. La narratrice explique que « malgré moi – sans doute parce qu'il est irréversiblement absent – je

---

<sup>9</sup> *Ibidem*, trad. N.B.B.

<sup>10</sup> *Ibidem*, trad. N.B.B.

<sup>11</sup> *Ibidem*, trad. N.B.B.



compose » (*NP*, 53). L'emprise de la réprimande du père est restée forte et puissante et laisse percevoir une tristesse exprimée dans l'écriture du roman.

Un procédé de thérapie semblable à celui de *Nulle part dans la maison de mon père* est aussi présenté dans *La femme sans sépulture*. Assia Djébar y crée Hania, la fille aînée du personnage principal qui est Zoulikha Oudai ; la jeune femme exprime une tristesse profonde. N'ayant pas retrouvé le corps de sa mère faite prisonnière par les Français à l'époque de la révolution algérienne, elle souffre et cherche le soulagement en disant à propos de sa mère : « si je parle d'elle, je me soulage, je me débarrasse des dents de l'amertume »<sup>12</sup>. Cette thérapie est également partagée par un autre personnage qui a connu et soutenu Zoulikha Oudai dans son combat pour l'indépendance de son pays. Il s'agit d'une vieille femme plus connue des autres personnages sous le nom de Dame Lionne. Elle aussi trouve dans l'expression des souvenirs une guérison du mal dont elle souffre et déclare à l'un des personnages: « me faire ainsi parler d'elle, dans les détails, je t'assure, [...] que c'est un baume sur ma peine ! »<sup>13</sup>. La notion de baume évoque l'effet réparateur d'une blessure. Le baume est équivalent au besoin et à la nécessité de s'exprimer.

C'est ainsi que l'écrivaine explore la relation père-fille, la situation culturelle hybride de la famille, l'impact du respect du patriarcat et le rôle du français que la narratrice apprend. Assia Djébar s'empare de la littérature pour y révéler des instances psychologiques chez des personnages en quête de paix. L'écriture d'éléments biographiques projetés dans des souvenirs partagés avec les autres personnages et le lecteur s'inscrit dans la recherche d'une thérapie pour estomper la peur, combattre la honte et effacer le malaise.

Date de réception de l'article : 31.12.2016.  
Date d'acceptation de l'article : 03.03.2107.

<sup>12</sup> A. Djébar, *La femme sans sépulture*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 51.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 127.

## **bibliographie**

- Carter D., *Literary Theory*, Harpenden, Pocket Essentials, 2006.  
Djebar A., *La femme sans sépulture*, Paris, Albin Michel, 2002.  
Djebar A., *Nulle part dans la maison de mon père*, Alger, Éditions Sedia, 2008.  
Elliott A., *Psychoanalytic theory, An Introduction*, Hampshire, Palgrave, 2002.  
*Le Monde*, 17 Juin 2005.  
*Le Petit Larousse illustré*, Paris, Larousse, 2009.

## **abstract**

### *Literature and revelations, ill-being expressed par Assia Djebar in Nulle part dans la maison de mon père*

Assia Djebar expresses the reasons for some ill-being that she exposes in *Nulle part dans la maison de mon père*, published in 2007. The novelist uses literary expressions to project cultural dimensions through her female narrator, an adult, who remembers her childhood. At the age of four or five, the protagonist got stamped for ever with her father's rejection of her trial to learn to ride a bicycle. This article explores the dimensions of fear, shame and ill-being that the protagonist went through from biographical, historical and psychological theoretical backgrounds. Special attention is devoted to the therapy that the narrator goes through as she tries to understand her father's reaction; she shares her visions of the child she was and narrates her experience. The focus on the father, who seems to have changed into a different human being, is approached through paradoxical dimensions of love and dislike.

## **keywords**

shame, fear, ill-being, therapy

## **belfar boubaaya naciera**

Belfar Boubaaya Naciera, M. Phil, Glasgow. Me Assistante, dép. d'Anglais et de Littérature, Uni Sétif 2, Algérie, oumraheema@yahoo.com. Intéressée par la littérature comparée, maghrébine, britannique et américaine. Participation à des journées d'étude et colloques en Algérie, en France et au Canada. Auteur de : « Patriarchal attitudes in Charlotte Brontë and Assia Djebar », [dans :] *Genre, Résistance et Négociation*, nov. 2010, UNIFEM ; « Écrire, s'écrire ou encore écrire l'autre dans "L'écriture délivrance" d'Assia Djebar », [dans :] *LADICIL*, déc. 2014, n° 1 ; « Le prix de la célébrité acquise par la transgression », [dans :] *Voix Plurielles*, 2015, vol. 12, n° 2.